

Histoires de Vern

1

... et d'ailleurs



Numéro 17

Prix : 7 francs

- | | |
|--|------|
| 1. Editorial | p. 1 |
| 2. La bicyclette | p. 2 |
| 3. La fabrication
des couvre-pieds | p. 3 |
| 4. La moisson | p. 5 |
| 5. Robinet, révolution-
naire de la première
heure | p. 9 |
| 6. Anecdote | p.11 |
| 7. L'école d'autrefois | p.11 |



Publication de l'Association
« Vern 1789 », association loi
1901 pour la recherche historique.
Siège social : Centre des Marais,
43 rue de Châteaubriant
35770 VERN Sur SEICHE
Directeur de la publication :
Romain Guilloux
Autorisation de paraître du 27 août
1994

Editorial

Voici donc le premier numéro de notre nouveau bulletin. Nous espérons que vous trouverez plaisir à le découvrir. Si la présentation change, nous restons fidèles à notre philosophie : faire partager aux Vernois notre enthousiasme devant les découvertes que nous réserve l'histoire de notre commune. Depuis que nous nous sommes lancés dans l'aventure de ce journal, beaucoup de Vernois nous ont fait l'amitié de nous prêter des documents photographiques ou autres. Malheureusement, nous ne pouvions les exploiter comme ils le méritaient. Nous en avons maintenant la possibilité, et je voudrais ici lancer à nos lecteurs un appel : si vous possédez des documents intéressants concernant l'histoire de Vern, si votre mémoire est riche d'anecdotes, de souvenirs, d'émotions liées au passé, n'hésitez pas à prendre contact avec nous. Notre petite équipe ne demande qu'à s'étoffer. Exploiter les documents que nous possédons déjà demande beaucoup d'énergie. C'est une source aussi de découvertes parfois amusantes, parfois poignantes, toujours instructives. Nous serons très heureux de partager avec de nouveaux adhérents ces émotions, ces découvertes.

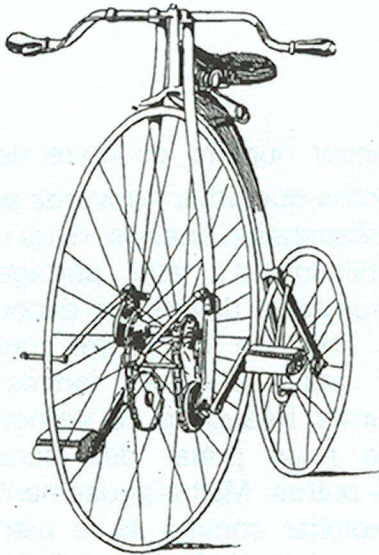
R. G.

HISTOIRE DE LA LOCOMOTION à VERN.

La bicyclette

Aussi loin que notre mémoire d'adulte et de vieux vernois peut se situer, la bicyclette a dû faire son apparition à Vern après la guerre de 1914 – 1918.

On pourrait la localiser en 1923, date à laquelle un artisan en cycles s'est installé à Vern.



Du vélocifère... ...à la bicyclette.

Il ne fait aucun doute que l'époque du bicycle en bois réalisé en 1818 par Nicéphore Niepce, ou célérifère, qui devient vélocifère en 1893, puis vélocipède, était passée. De même que la draisienne, invention d'un agriculteur et ingénieur de Bade a été remise au musée.

Pour mémoire, c'était une poutre de bois reliant deux

roues en bois, l'utilisateur à cheval sur la poutre frappait le sol alternativement pour faire rouler cet engin.

On a dit à cette époque que cette monture ne consommait ni foin ni avoine.

La bicyclette de 1923 ressemblait probablement à celle dont le schéma est reproduit ci-après.

Elle était toute simple. Elle évoluera doucement par la suite. Toutefois sa structure principale restera semblable de nombreuses années.

Freinage et éclairage s'améliorent

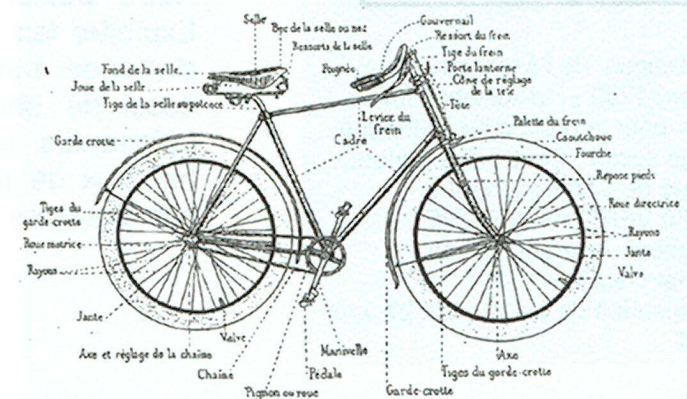
Ce sont surtout les accessoires qui se moderniseront. Par exemple le frein, qui était un patin appuyant sur le pneu avant, se transformera en frein à câble avec des patins tels qu'ils sont aujourd'hui.

L'éclairage de l'époque accroché sur le guidon était une lampe à huile ou à pétrole. Il devint lampe à acétylène communément appelée lampe à carbure.

Une amélioration certaine au niveau de l'éclairage arriva avec la dynamo fixée sur la fourche avant dont la molette était entraînée par le pneu de la roue avant. Les lampes ou ampoules, pas encore bien adaptées au voltage et ampérage produit par la dynamo selon les allures différentes, grillaient souvent, et il n'était pas rare de voir des feux rouges aveugles.

L'installation du catadioptré sur le garde-boue arrière devint obligatoire.

L'usage de la bicyclette se répandit doucement d'abord chez les adultes qui trouvaient ce moyen de locomotion indépendant très pratique pour aller au travail,



dans les champs, à la ville, à la messe le dimanche.

Encore fallait-il apprendre à tenir l'équilibre sur cette machine. La question ne se pose plus aujourd'hui car même avant de marcher les enfants savent pédaler. Mais revenons 70 ans en arrière, les conditions d'utilisation n'étaient pas les mêmes. L'âge d'abord, les routes ensuite. Le marchand de vélos, comme on l'appelait à l'époque, était souvent obligé, lors de la vente de la bicyclette neuve, d'assurer l'apprentissage de l'équilibre et du pédalage. L'artisan allait la livrer, comme il disait, le dimanche après-midi la tenant par le guidon de la main gauche et pédalant sur sa propre bicyclette.

Cette bicyclette était fournie avec divers accessoires : pompe et sacoche, laquelle contenait le nécessaire pour réparer les chambres à air en cas de crevaisson. La bicyclette se démocratisa et se féminisa. On vit apparaître la bicyclette pour femme avec son cadre en col de cygne. Il fallait installer des filets garde jupe au garde-boue arrière pour empêcher ce vêtement féminin de se coincer dans les rayons. Des progrès, assez lents d'ailleurs, interviennent à tous les niveaux, nous y reviendrons une prochaine fois.

R.H.

Bonnes vacances à tous,
et Rendez-vous pour notre
Assemblée Générale qui aura
lieu le mercredi 14 octobre
1998.

La fabrication des couvre-pieds

Un élément du trousseau...

Dans les trousseaux de mariage de la première moitié du siècle, la pièce principale était le couvre-pieds (ou couvre-pied)

C'est, nous dit le petit Larousse, « une couverture de lit faite de deux tissus superposés garnis intérieurement de laine ou de duvet, et piqués de dessins décoratifs ».



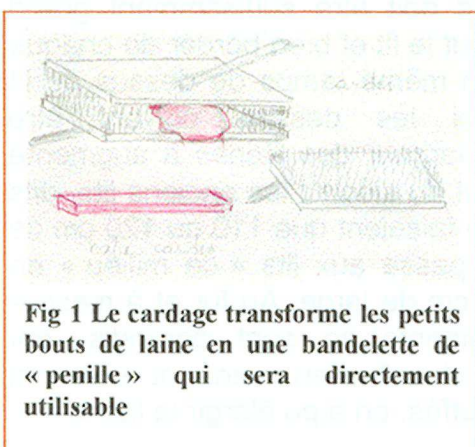
L'étoffe, large de 120 cm, est de la satinette ; C'est un coton très serré, pour que l'intérieur laineux n'ait aucune chance de traverser, très solide, aussi. Des couvre-pieds de 50 ou 60 ans sont encore en excellent état ! Les plus anciens qui me restent en mémoire sont grenat d'un côté, vert sapin de l'autre. Les plus récents sont roses ou jaune doré.

Le couvre-pied doit être suffisamment grand pour couvrir tout le lit et bien border de chaque côté. Il sert en même temps de dessus de lit c'est pourquoi les dessins doivent être décoratifs. La largeur des literies a augmenté depuis le début du siècle : les anciens lits, dits « de coin », ne faisaient que 110 ou 120 cm de large. On est passé aux lits « de milieu » en 130, puis 140 cm de large. Au fur et à mesure que les logements se sont agrandis, ont disposé d'une chambre au moins, et aussi ont été mieux chauffés, on a pu élargir la literie.

Dans la région, l'intérieur du couvre-pieds est en laine...

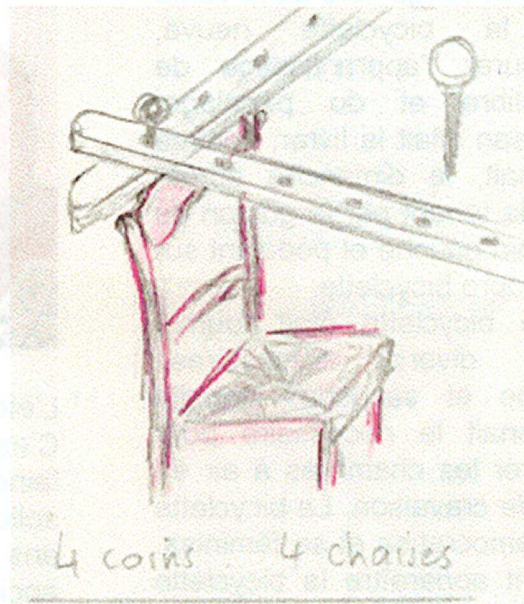
... Mais il n'est pas question d'en acheter !

Dans toutes les maisons, on a sa réserve, qui ne tarit jamais. Les gilets, pulls, pèlerines, chaussettes, sont toujours tricotés à la main. On se souvient de ces personnes gardant leur unique vache sur le bord de la route, une éternelle chaussette pendant de ses quatre aiguilles de fer, la cinquième piquée dans le chignon ? On reprise tant qu'on peut, mais arrive un moment où ce n'est plus possible. Qu'importe ? On détricote, à grand-peine, et les bouts de laine récupérés s'en vont grossir le sac en attente. A-t-on besoin d'un couvre-pieds ? On va chez la cardeuse. Celle-ci, à l'aide d'un matériel approprié transforme ces petits brins de laine en une sorte de duvet laineux, tout léger, tout aéré, qui se présente par bandelettes longues d'une vingtaine de centimètres sur 5 ou 6 de large, et d'épaisseur variable. Cette laine cardée, ou « penille », est livrée en un gros baluchon de tissu lié aux quatre coins (fig. 1).



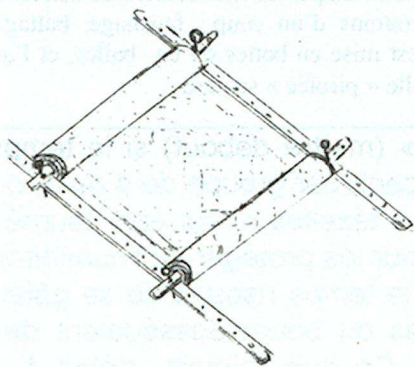
Et voilà la salle à manger transformée en atelier...

Pendant presque une semaine, on n'aura qu'un passage étroit autour de l'œuvre en confection. Sur la table restée au centre de la pièce, on n'oublie pas de poser une grosse boîte à gâteaux. Elle va soutenir le milieu du couvre-pied. On installe une chaise à chaque angle présumé pour soutenir les « bois » (fig.2). Les bois ? ce sont de très longues barres de peuplier léger, doux et lisse. Elles sont trouées tous les 12 cm environ pour y glisser un gros piton en fer qui maintient l'ensemble.



La « carrée » des bois étant installée, on pose le tissu du dessous du couvre-pied – toujours le tissu le plus foncé – et il est maintenu par des points solides passant dans tous les trous des barres. Ce qui donne une surface ni trop tendue, ni trop lâche. Ensuite vient la délicate opération de la pose de la « penille ». Les plaques ne sont pas toujours de la même épaisseur, il faut donc soit les dédoubler, soit en rajouter pour obtenir un volume à peu près égal sur toute l'étendue du travail. Les bras s'allongent quand on arrive vers le centre. Surtout ne pas s'appuyer ! L'édifice sur les dossiers de chaise est assez fragile.

Maintenant, on recouvre le tout avec le second tissu qu'on fixe également dans les trous des barres. Pas de plis, pas de fronces, une belle surface bien plane ! Qu'il faut décorer ! Pour moi, la fillette de la couturière, le moment est magique. On sort les modèles découpés dans du carton solide, des marguerites à douze pétales, des fleurs de lys, des feuilles d'acanthé, puis au cours des années, une modernisation, des dessins plus géométriques, des vagues se répétant, des écailles s'emboîtant. Avec la craie plate « spécial couturière », mon père se fait un plaisir de dessiner. Une règle à respecter : les lignes tracées ne doivent être ni trop près, ni surtout trop éloignées les unes des autres afin que la laine soit maintenue correctement à l'intérieur. L'appareil est en place. Maintenant, ma mère et son ouvrière vont coudre, coudre, coudre. Par des milliers de points, elles vont suivre les lignes tracées pour fixer ensemble les deux tissus. Pour un grand couvre-pieds, il faut



Quand le bandeau devient trop large, il faut « rouler » la portion terminée autour de son « bois »

trois jours de travail à deux. Quel travail ! Par moments assises, plus souvent debout, penchées, l'aiguille s'enfonce, la main gauche en-dessous, pour « sentir » si on a bien traversé les 3 ou 4 centimètres de laine. Comment le sentir ? En se piquant le doigt ! Et attention, ne pas saigner ! Laisser sur un couvre-pied quelques soupçons de tache de sang ? Quelle honte ! C'est pour ça que, par précaution, on met le tissu foncé dessous. Et avec toute cette épaisseur, comment ressortir son aiguille pour faire le point le plus petit possible ? J'ai essayé, le résultat était navrant ! L'habitude, bien sûr, ce qui ne supprime pas la pénibilité.

Donc on coud, on suit les dessins, sur toute la longueur du couvre-pied, et en largeur, tant que la main du dessous et la main du dessus peuvent se rejoindre. Quand le bandeau devient trop large, il faut « rouler » la portion terminée autour de son « bois » pour atteindre une nouvelle surface. Au fur et à mesure, le rouleau grossit et devient très gênant quand on arrive au milieu du travail, c'est-à-dire là où les coutures vont se rejoindre.

Enfin, la jonction est faite, on va « démonter » le bâti. On coupe tous les fils pour ôter les « bois ». Il ne reste plus qu'à fixer ensemble les bords des tissus « dessous » et « dessus » en rajoutant un peu de laine afin que, jusqu'aux bords, tout soit bien gonflé de la même façon.

Et on admire. Les dos sont douloureux, les doigts tout piqués, mais on a quand même eu du plaisir à exécuter cette couverture. On a ri, on a fredonné les chansons du moment. La patronne aime bien, finalement ce genre de travail qui laisse l'esprit libre. La mariée va être contente. Bientôt, il va falloir lui faire sa robe, et là, c'est une autre affaire !

C. L.

La Moisson

La moisson était moins dure que la fenaison, et exigeait moins de soleil. Un temps sec et un coup de vent suffisait. On coupait le blé, l'avoine et l'orge à la faucheuse également, sauf qu'en plus il y avait

un tablier pour recevoir les javelles. Un homme faisait la javelle (le « javelis » à Vern) à l'aide d'un râteau sur le tablier, levait le pied et la faisait tomber en la repoussant avec le râteau. Les femmes la ramassaient à la faucille et la posait sur les liens, de paille d'abord, de corde plus tard, puis de rotin.

Lier les gerbes

Les liens de paille, c'était un « sapré boulot » pour le petit pâtou qui se faisait crier dessus de partout : « pâtou, apporte les liens ». Il n'était pas à la noce, le pauvre ! c'était un peu le « vat-à-tout ». Le midi, comme les hommes faisaient « mérienne », il tournait la meule pour aiguïser les scies de la faucieuse. Eh oui ! toujours travailler, jamais reposer. Et au poisson d'avril, quels tours ne lui faisions-nous pas ! J'appellerai ça le « bizutage agricole ». On en reparlera !

Un solide « Quatre heures »

Quand le champ était coupé, on attachait les chevaux à un pommier. Parce qu'à l'époque il y avait des pommiers dans tous les champs. On reconnaissait la bonne terre selon que les pommiers se développaient ou non. Si les pommiers étaient chétifs, on disait : « la terre est maigre, regarde les pommiers ».

Revenons à notre récolte. Le champ coupé, les hommes liaient les gerbes, les femmes



Battre le blé consiste à séparer la capsule de la tige, puis la graine de la capsule : « cossons » ou « pigots » selon les lieux dans la région.

Le battage le plus ancien se faisait au fléau. Il laissait sur la terre la paille et la graine, qu'on séparait à grand'peine de sa cosse en la « vannant » : cela consistait à lancer dans le vent graine et éaille. L'éaille s'envolait, la graine retombait dans le van, et on la récupérait.

Les premières **batteuses mécaniques** étaient mues par un manège de chevaux, puis vint le moteur, à vapeur d'abord, à pétrole ensuite. Mais la graine restait toujours mélangée à la « cosse », et il fallait la vanner. Pour cela, on inventa le **tarare**, qui possédait une soufflerie et permettait de ne plus dépendre du vent. Après la dernière guerre mondiale, les batteuses faisaient toutes les opérations : séparer la graine de la tige et des éailles, puis avec le « **monte paille** », faciliter le stockage de la paille, très utilisée pour la litière du bétail. Encore fallait-il couper le blé, et l'amener sur le lieu du battage. Dernière étape, les moissonneuses batteuses font toutes les opérations d'un coup : fauchage, battage, vannage. La paille est mise en bottes ou en balles, et l'art de construire une belle « pirotée » se perd...

les « chômaient » (mettre debout) si le temps n'était pas menaçant, par groupe de 4 ou 6, ou les mettaient en « tézelles », les épis tournés vers l'intérieur (pour les protéger de l'humidité), par 13 ou 17, si le temps risquait de se gâter. Toutes les fermes du bourg possédaient des terres éloignées. Ce que j'aimais, c'était à 4 heures, la « raition » : la cuisinière nous apportait à manger dans un grand panier : civet de lapin, ou poule bouillie. Là, nous

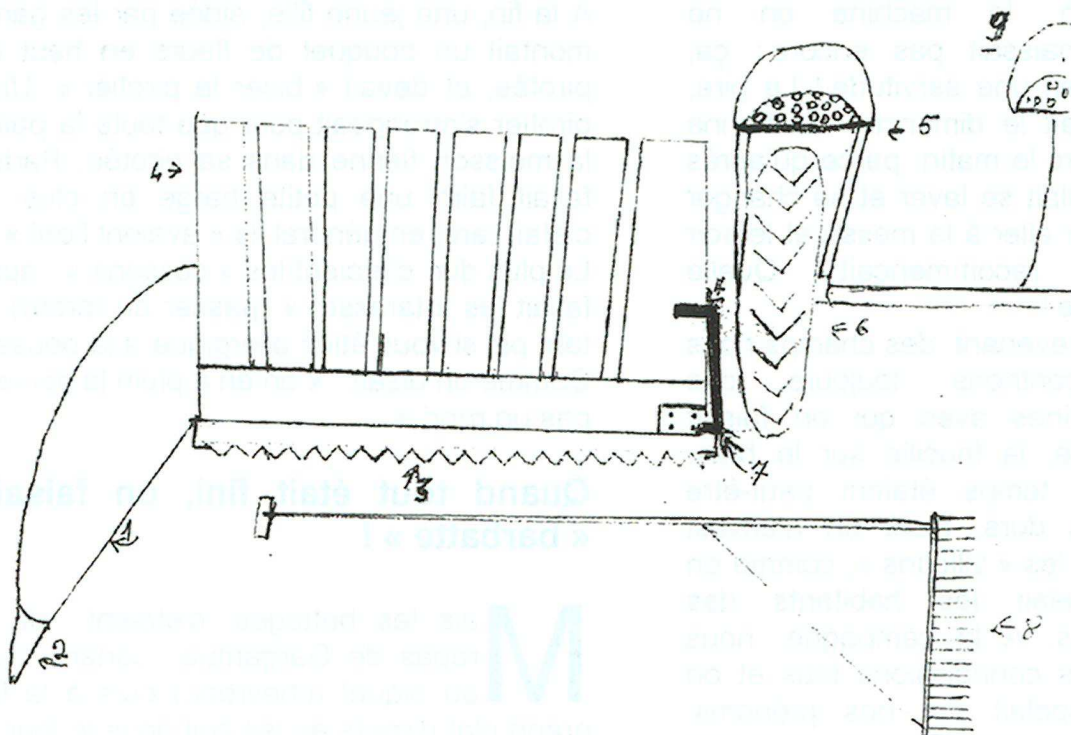
faisions un vrai repas. Toute l'après-midi sous un soleil brûlant, nous l'avions bien gagné. Alors là, pas besoin d'assiette ! Un rond de gerbes en guise de sièges, un grand torchon bien blanc par terre au milieu. Et le pain qu'on se passait à tour de rôle ! Celui qui l'entamait avait intérêt à tracer la croix avec son

couteau dessus. La tranche de pain (du pain « de six livres », voire « de 10 livres ») servait d'assiette pour poser le « fricot » et chacun y allait de bon appétit, à l'ombre d'un grand pommier. Comme diraient les jeunes d'aujourd'hui, « c'était super ». Tant pis si pendant ce bon moment, une sauterelle avait la bonne idée de sauter dans la bolée de cidre posée par terre ! « Tiens, disaient les hommes, elle prend ma bolée pour une piscine, la bougresse ! » Il faut noter que le

Le fonctionnement de la moissonneuse :

Le conducteur de la moissonneuse était assis sur le siège (9), celui qui faisait les javelles sur le siège (5). Sièges en fer, placés sur la roue de la moissonneuse (6), elle aussi en fer. Ce que vous voyez sur le dessin n'est pas un pneu, mais des crampons en ferraille sur une roue elle-même en fer. Le « javeleur » tenait le tablier à claire-voie (4) fait de lattes de bois en position levée. Le blé, coupé par la barre de coupe (3) était rabattu à l'aide du râteau (8) par un mouvement circulaire. Le blé ainsi couché, les épis se trouvaient regroupés du même côté ? Lorsque la javelle (l'équivalent d'une brassée de blé) était prête, on abaissait le tablier en actionnant la pédale, et on faisait glisser rapidement la javelle à terre à l'aide du rateau, puis on remontait le tablier en position levée.

En 1, un socle en bois terminé par un petit soc en fer délimitait la largeur du « javelis » et empêchait le blé de tomber en désordre. La barre de coupe (3) était une sorte de scie animée d'un mouvement de va et vient, scie constituée de dents triangulaires qu'on appelait des sections. Ce sont ces sections qu'on affûtait pendant la « merienne », et pour lesquelles le pàtou tournait la meule.



cidre était dans un « bouc », récipient de terre genre bombonne, lui-même dans un grand « carbasson » (ces paniers à deux anses qui servaient à ramasser les pommes) avec une brassée de trèfle bien frais. Le tout attendait bien sagement au fond d'un fossé l'heure de la collation.

Puis quand on entendait fermer les couteaux, alors là ! tout le monde retournait à son boulot, et le chien couché près de nous se régalaient avec les restes du repas.

Une fois rendues, il fallait faire la traite

Nous ne partions du champ que quand tout était fini. Les chevaux prenaient la route et les femmes revenaient avec les enfants à la traverse. Eh oui ! Parce qu'une fois rendues, il fallait faire la traite, et à la main, la machine on ne connaissait pas encore ; ça, c'était une servitude ! Le pire, c'était le dimanche de bonne heure le matin, parce qu'après il fallait se laver et se changer pour aller à la messe et le soir on recommençait. Quelle suée !

En revenant des champs nous rencontrions toujours des voisines avec qui on faisait route, la faucille sur le bras. Les temps étaient peut-être plus durs, mais on n'enviait pas les « villotins », comme on appelait les habitants des villes. A la campagne, nous nous connaissions tous et on s'appelait par nos prénoms. C'était copain-copain, et quand

il manquait quelque chose, on courait chez le voisin, sûrs d'être bien reçu. C'était ça la vie à la campagne en ce temps là.

Et maintenant, parlons battage !

On s'organisait entre voisins, on appelait ça « souâter » (s'entr' aider). Là, c'était le grand branle-bas ! Les jeunes, malgré les kilos de poussière, n'auraient jamais voulu manquer ça ! Un mouchoir autour du cou, l'autre noué aux quatre coins servant de bonnet.

Chacun avait son poste : les enfants jetaient les gerbes, une personne les mettait sur la table de la batteuse, une autre les déliait, un autre « enguenait » (enfournait dans la gueule de la batteuse), et là, salut la poussière jusqu'à la fin ! Il fallait quelqu'un pour ramasser les « cossons » (blé avec sa coque) et au bout, souvent les jeunes filles faisaient les fourchées que des jeunes gens montaient sur les tas de paille à l'aide d'un énorme broc à deux doigts. Et sur la « pirotée », comme on l'appelait, l'homme faisait le tas autour d'un grand poteau, souvent un poteau de téléphone qu'on récupérait. Comme c'étaient des jeunes gens, il arrivait que les jeunes filles se fassent rouler dans la paille ! Mais ce n'était pas méchant.

A la fin, une jeune fille, aidée par les garçons, montait un bouquet de fleurs en haut de la pirotée, et devait « biser le pirotier ». Un bon pirotier s'arrangeait pour que toute la paille de la moisson tienne dans sa pirotée. Parfois, il fallait faire une petite barge en plus, mais c'était rare, en général ils « avaient l'œil ».

Le plus dur, c'étaient les « cossons » : après, il fallait les « tarasser » (passer au tarare) et là, tant pis si vous étiez allergique à la poussière ! Comme on disait : « on en a plein la goule pour pas un rond ».

Quand tout était fini, on faisait la « barbatte » !

Mais les battages, c'étaient de vrais repas de Gargantua : canard, ou oie, ou biquet (chevreau) puis à la fin un grand plat d'œufs au lait cuit dans le four de la

ferme ou des poires cuites. J'en ai encore l'eau à la bouche. Dame, le travail était dur, mais comme disaient nos bons vieux : « La joie vient du ventre » !

Je n'ai pas parlé de l'avoine : les cossons, c'était de la « balle » que nous mettions dans les « balières » (matelas) des petits, et la balle devait être changée tous les ans sinon elle tombait en poussière. Alors, les jeunes mamans et les nourrices venaient faire le plein ! La balle d'avoine servait aussi pour les pressoirs. Rien n'était perdu ! Mais quand tout était fini, on faisait la « barbatte » : Pourquoi barbatte ? Je n'en sais rien. C'était la clôture : un vrai repas de noces ! Avec de nombreux desserts, et le bon cidre bouché dont les bouchons sautaient ! Chacun y allait de sa petite chanson et était chaleureusement applaudi. S'il y avait un accordéon, on dansait jusque tard dans la nuit. Après, une bonne lessive, et le lendemain, on recommençait dans une autre ferme. Eh oui, moi qui l'ai vécu, ce temps là, c'était le bon temps !

Y. B.

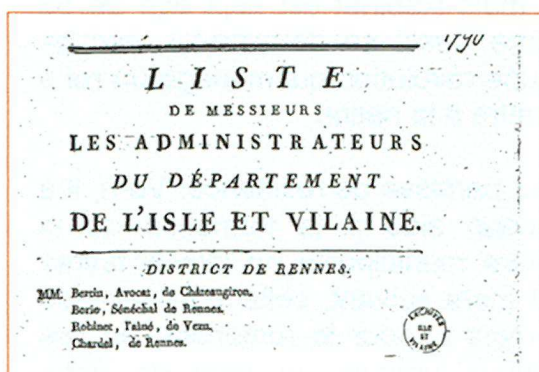
Robinet, révolutionnaire de la première heure...

Laissons l'homme des Lumières du dernier numéro pour retrouver Robinet dans les prémisses de la Révolution auxquels il participe activement.

Après un long séjour en Hollande, pour surveiller l'impression de son livre « La nature », J.B. Robinet est de 1776 à 1783 secrétaire particulier de Mr Amelot, ministre de Paris. Celui-ci s'occupe à la fois de l'administration intérieure de la France et de celle de la Maison du Roi. Vers les années 1780, Robinet revient à Rennes et s'installe au manoir de la Galardière, au Nord-Est de Vern. En 1782, il y marie sa fille Catherine, avec Joseph Buret, avocat au Parlement de Bretagne.

La Révolution l'enthousiasme, et dès l'automne 1789, il y réagit dans ses « Lettres sur les débats de l'Assemblée Nationale, relatifs à la constitution ». La première édition paraît à ses frais : il y commente pendant deux mois ce qui se passe à l'Assemblée Constituante en s'adressant à divers députés dont Mr Le Chapelier, avocat à Rennes, et diverses personnalités. Il y combat notamment farouchement le droit de veto suspensif accordé au roi entraînant le blocage des décrets votés par l'Assemblée. Ainsi, Jean-Baptiste Robinet participe –t-il au vaste courant d'opinion qui relie les députés du Club Breton de Paris (futur Jacobins) aux élites locales. Un an plus tard, il est le premier Président de la Société Populaire de Rennes : celle-ci joue un rôle actif dans l'opinion et auprès des nouveaux corps constitués : municipalité, département.

C'est surtout dans la mise en place des nouvelles structures administratives qu'il se dépense sans compter. En novembre 1789, il est appelé au Comité des Subsistances par la municipalité de Rennes : il s'y distingue par la publication d'une recette de



deux fois, en ce moment, de mettre mes Concitoyens à contribution; nos vues sont les mêmes. Vous pouvez, si vous voulez, inviter ceux qui la demanderont, de donner eux-mêmes aux pauvres ce qu'il leur plaira. Dans un temps de détresse, tout doit tourner au soulagement du peuple indigent.

Je suis bien aise encore que l'on sache qu'en me permettant de raisonner sur les débats de l'Assemblée Nationale, je n'ai pas prétendu empiéter sur les droits des Représentans de la Nation, mais plutôt user franchement de la liberté qu'ils ont décrétée. S'il m'est échappé quelque méprise, (& quel homme peut se flatter d'être infaillible dans des discussions si délicates ?) Je me soumetts volontiers à la peine des ignorans; c'est d'écouter les Savans qui prennent la peine de les instruire.

Je suis, &c.

A la Galardiere,
près de Rennes,

Le 16 Septembre
1789.

ROBINET.

[3]



LETTRES

Sur les Débats de l'Assemblée
NATIONALE, relatives à la
Constitution.

LETTRE PREMIERE.

A Monsieur LE CHAPELIER, Député de la
Sénéchaussée de Rennes.

A Rennes, le 6 Septembre 1789.

Permettez moi, MONSIEUR, de vous parler des débats qui occupent dans ce moment l'Assemblée Nationale. Vingt-cinq ans employés à l'étude des sciences politiques en général, & en particulier à l'étude du Droit public François, peuvent bien m'autoriser à dire mon mot. Je le dirai, non avec l'enthousiasme des esprits que le choc des opinions électrise & enflamme, mais avec le sang froid d'une ame préparée à tout événement.

Il me semble que vous agitez une question (celle du Veto Royal) déjà décidée par vos décrets antérieurs, par les cahiers de vos commettans; par l'opinion publique; & dont la décision est avouée

« RIZ ECONOMIQUE » qui « nourrissait l'homme le plus robuste au prix d'environ 2 sous par jour ». C'est un mélange de riz cuit très longuement (pendant 4 heures !) avec du « pain bis-blanc... dit Jaheul rassis de 2 ou 3 jours ». « L'économie journalière est des deux tiers », nous dit Robinet.

En juin 1790, il est élu administrateur du « Directoire du département de l'Isle et Vilaine » composé de 8 membres et de 4 bureaux. Il est nommé avec Jan de la Hamelinais commissaire du Bureau des Impositions. Il est également commissaire du

Département pour recevoir la remise des papiers des anciennes administrations.

Il participera aux deux premières sessions du Conseil Général (juillet 90 et mai 91). La fuite du roi à Varennes en juin 1791 entraîne un surcroît de travail pour les autorités constituées qui siègent alors en permanence. Des problèmes de santé l'obligent à démissionner du Département : certains y voient un manque de civisme, mais Robinet est déjà âgé de 58 ans; peut-être aussi se détache-t-il, comme d'autres, d'une révolution qui ménage un roi à l'évidence traître à la nation.

Dans sa paroisse de résidence, Vern, il a beaucoup aidé à la formation de la première municipalité en janvier-février 1790; le 14 mars suivant, celle-ci lui adresse un « compliment », pour le remercier, en ces termes : « Nous venons au nom de notre

paroisse vous remercier des bonnes instructions que vous avez donné concernant l'organisation de la municipalité ; votre bonté s'y est montrée et votre génie y a brillé. Vous avez à juste titre emporté la confiance des vrais citoyens, veuillez bien agréer les témoignages de reconnaissance que nous vous offrons ». Signé de Mr le Maire et Procureur de la commune, prononcé hier. C'est lui, nous l'avons vu dans le dernier numéro, qui exécute la matrice de rôle de la contribution foncière.

Enfin, c'est toujours lui qui aide à l'application des décrets de l'Assemblée au niveau local ; il nous l'a expliqué longuement dans « Ma vie patriotique ». cf. n^{os} 14 et 15. Ainsi paie-t-il le premier le don patriotique et l'emprunt forcé, fournit-il de l'argent pour les volontaires, des chevaux pour la cavalerie, le drapeau de la garde nationale et l'arbre de la Liberté. Il réalise diverses économies demandées, incite à la culture de la pomme de terre, et fabrique des cendres pour le dépôt. Surtout, il exhorte, en tant que vieillard convaincu, les jeunes au patriotisme : Il excelle dans ce rôle. Il ne craint pas les chouans auxquels il a signalé sa maison par deux pavillons nationaux et il les attend de pied ferme pour les « saluer » avec ses « deux fusils de chasse chargés à balle », déclarés à la municipalité, mais laissés en sa possession n'étant pas de calibre .

Les chouans passeront en effet très près de chez lui et le compromettront de ce fait même. Il sera alors pris dans la tourmente révolutionnaire avec de nombreux paysans innocents comme lui. C'est ce que nous verrons dans le prochain numéro. M. T. G.

ANECDOTE

A la mémoire de Léon Pérouas père, maçon à Vern

Depuis des lustres, chaque corporation se vouait à un saint patron. Curieusement, les maçons ne semblent pas en avoir.

Jadis, ils avaient comme référence la fête de l'Ascension (symbole de la montée de l'échafaudage) pour se réunir (réminiscence compagnonnique peut-être ?)

Le matin de ce jour, les maçons de l'entreprise, en habit de travail, arrivaient comme à l'accoutumée chez leur patron. Une délégation de trois ou quatre d'entre eux apportait un bouquet de fleurs, fraîchement coupées, soit du jardin soit champêtres, et le lui présentait.

L'un d'entre eux allait ensuite l'accrocher à la gerbière ou au faîtage du domicile du patron.

Les ouvriers, après avoir pris quelques encas, retournaient chez eux pour revêtir alors leur habit du dimanche.

Ainsi endimanchés, ils revenaient le midi participer au repas offert par le patron à tous ses employés.

La journée se terminait par une réunion de famille avec jeux et réjouissances. L.P.

L'école d'autrefois...

A l'occasion de la fête communale en mai dernier, les enfants de l'Ecole élémentaire de La Chalotais, sous l'impulsion de « Vern 89 », présentaient un petit spectacle sur les « jeux de la cour de récré » au temps jadis. Ils vous présentent ici

quelques unes des comptines qu'ils ont particulièrement appréciées.

Il y a plusieurs types de jeux, exemple : les cordes (de différentes sortes) : « L'autre jour dans ma chambrette », « Arlequin dans sa boutique », « Maman les p'tits bat'eaux », « Les vagues russes ».

Les chansons des jeux de cordes :

L'autre jour dans ma chambrette :

L'autre jour dans ma
chambrette,
Ma chambrette était là-haut
Je fumais une cigarette
En jouant du piano
Doooo, Réééé, Miiii, Faaa,
Sooool, Laaaa, Siiiiii, Doooo.

Les deux filles qui tournaient la corde devaient la lever et la faire tourner au-dessus de la tête de la sauteuse à chaque fin de vers.

Arlequin dans sa boutique :

Arlequin dans sa boutique
Sur les marches du palais
Il enseigne la musique
A tous ses petits valais
A monsieur PO
A monsieur Li
A Monsieur CHI
A monsieur NELLE
A monsieur POLICHINELLE

A la fin de chaque vers, la corde tournait en deux fois plus vite.

Maman les p'tits bateaux

Maman les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes ?
Mais oui mon gros bêta
S'ils n'en avaient pas
Ils n' marcheraient pas
Un, Deux, Trois

Les vagues russes :

Les vagues russes quand elles vont haut
Elles font ramer les matelots
Et quand sur la mer elles vont haut, plus haut !

La corde se balançait de droite et de gauche, pour à la fin de la chanson tourner très vite (vinaigré !)

A. B. et Les enfants de l'école de La Chalotais

Ont participé à ce numéro :

Armelle BISCERE
Viviane BOURY
Yvonne BERNARD
Marie-Thérèse GUILLOUX
Romain GUILLOUX
Roger HUCHE
Camille LAGARRIGUE
Jean LAGARRIGUE
Jocelyne LEMEE
Léon PEROUAS
Jean-Claude REUCHERON
Les enfants de l'Ecole Elémentaire de La Chalotais

Histoires de Vern

1

... et d'ailleurs



Numéro 18

Prix : 10 francs

1. Editorial p. 1
2. Le marché de Vern a 20 ans ! p. 2
3. Le train à vos risques et périls ! p. 4
4. Robinet dans la tourmente p. 6
5. Petites histoires du bois de Soeuvres p. 8



Publication de l'Association
« Vern 1789 », association loi
1901 pour la recherche historique.
Siège social : Centre des Marais,
43 rue de Châteaubriant
35770 VERN Sur SEICHE
Directeur de la publication :
Romain Guilloux
Autorisation de paraître du 27 août
1994

Editorial

Vous avez été nombreux à apprécier la nouvelle présentation de notre bulletin. Malheureusement, cette avancée technologique nous oblige à en modifier le coût. Nous espérons que nos fidèles lecteurs en comprendront la nécessité.

L'Assemblée Générale de notre association se tiendra le 14 octobre à 20 h 30, à la salle sous la Mairie. Nous espérons que ce sera l'occasion de vous rencontrer, d'échanger avec vous, de mieux connaître vos attentes... et j'espère, de se raconter des histoires de Vern, du Vern d'hier et de celui d'aujourd'hui.

Il n'y a pas loin de la Place du Marché au Centre Commercial. Pourtant, certains samedis matins, cela prend un bout de temps de parcourir ce chemin. Dans la rue, sur la place, chez les commerçants, on rencontre en effet nombre de connaissances ! Image d'un Vern convivial et vivant, le marché, n'est pourtant pas une institution très ancienne, et nous avons trouvé intéressant de resituer le contexte dans lequel il est né, voici 20 ans, et de nous associer ainsi à cet anniversaire.

Nous continuerons par ailleurs dans ce numéro à suivre les aventures de Robinet, pris dans la tourmente révolutionnaire... et celles plus récentes des premiers passagers du train.

Enfin nous irons prendre un bol d'air dans le Bois de Soeuvres.

R.G.